

Heureux vous les pauvres ! Un défi pour aujourd'hui

Mgr Nicolas Brouwet – 9 février 2019 - 14h

« *Bienheureux ceux qui ont une âme de pauvre car le Royaume des cieux est à eux !* »
Mt 5, 3.

On a voulu prendre ce thème pour cette année et prendre Bernadette pour témoin de cette béatitude.

Une supérieure lui demandait un jour si elle n'avait pas éprouvé quelques sentiments de complaisance en voyant les faveurs que lui avait faites la Sainte Vierge. « *Que pensez-vous de moi? Est-ce que je ne sais pas que si la Sainte Vierge m'a choisie c'est parce que j'étais la plus ignorante? Si elle en avait trouvé une plus ignorante que moi, c'est elle qu'elle aurait prise* » (Mère Marie-Thérèse Bordenave).

En introduction je dois confesser que je suis assez peu qualifié pour parler de la pauvreté parce que je ne manque de rien et que je n'ai jamais manqué de l'essentiel.

Je voudrais aussi éviter un discours culpabilisant. On a pu tomber dans ce travers dans l'Eglise : culpabiliser ceux qui n'avaient pas de difficultés matérielles comme s'ils ne pouvaient vivre aucune forme de pauvreté ; et exalter à l'inverse ceux qui étaient dans une vraie pauvreté, parfois dans la misère, en laissant croire que toute la vertu était contenue dans cette misère : il suffisait d'être pauvre pour être un saint ou au moins un exemple à suivre. J'aimerais vraiment qu'on évite ce travers en parlant de la pauvreté à Lourdes cette année !

J'ai reçu une très bonne leçon de Sœur Emmanuelle qui travaillait dans le quartier des chiffonniers du Caire : « Les pauvres, m'avait-elle dit un jour en privé de façon provocatrice, sont aussi des menteurs, des voleurs et des assassins. »

Que voulait-elle dire ? Que la 1^o chose qu'on devait dire sur les pauvres, c'est qu'ils n'avaient pas choisi de l'être. Et qu'ils essayaient tant bien que mal de sortir de la pauvreté par tous les moyens, y compris parfois par des moyens objectivement immoraux.

La 2^o chose qu'elle disait, en filigrane, c'est que, à la suite de Jésus, elle avait accepté la mission de vivre parmi ces pauvres, même en prenant des risques :

- Le peu qu'elle recevait, elle acceptait de prendre le risque de se le faire voler.
- Alors qu'elle tentait d'être en vérité avec eux, elle prenait le risque qu'on lui mente, qu'on la trompe.
- Alors qu'elle avait finalement décidé de vivre avec eux, alors qu'elle avait littéralement donné sa vie pour eux, elle acceptait de prendre le risque qu'on prenne sa vie à un coin de rue pour quelques dollars, par jalousie, sous l'emprise de l'alcool ou pour lui prendre des médicaments.

En fait, je crois que ce qu'elle disait, c'est qu'elle avait accepté de se laisser dépouiller. Voilà son expérience de la pauvreté. Elle ne consistait pas tellement à admirer les pauvres, à cultiver une sorte d'esthétisme de la pauvreté qu'elle aurait pu lancer à la face de ceux qui vivaient dans des pays riches. Elle acceptait qu'on lui prenne aussi le peu qu'elle avait : des dons reçus, la confiance qu'elle avait gagnée, le minimum dont elle avait besoin pour soi, sa propre vie. Rien n'était acquis. Elle était prête à abandonner aussi ce qu'elle possédait légitimement. C'était cela sa véritable expérience de la pauvreté.

La pauvreté de Sr Emmanuelle a été de se laisser dessaisir de ce à quoi elle avait pu tenir et qu'elle aurait pu légitimement garder. Elle se laissait dépouiller. Voilà son chemin de

pauvreté. Il y avait la vie qu'elle avait choisie, une forme de pauvreté qu'elle avait choisie ; mais la pauvreté radicale, c'était d'accepter qu'on lui prenne ce qu'elle avait encore.

On parle là de deux formes de pauvreté qui se rejoignent mais qui ne sont pas exactement comparables :

- La pauvreté de ceux qui ne l'ont pas choisie et qui veulent s'en sortir à n'importe quel prix.
- La pauvreté choisie, radicale, de celle qui s'est mise à la suite de Jésus et qui accepte de se laisser appauvrir sans rien pouvoir vraiment maîtriser. Et cela pour pouvoir rejoindre ceux qui vivent dans une pauvreté injuste, avilissante, indigne de la condition humaine. Au fond pour rejoindre les pauvres, il faut accepter ce qui fait le fond de la pauvreté : de ne pas avoir prise sur ce qui arrive, sur les conditions matérielles dans lesquelles on vit, d'accepter de ne rien avoir définitivement.

Le combat de Sr Emmanuelle était bien de tenter de donner à ces chiffonniers de meilleures conditions de vie et de les aider dans leur misère. En ce sens c'était un combat d'ordre social.

Mais il y avait aussi en elle un autre combat face à la pauvreté, un combat plus profond, plus intime, plus spirituel et plus mystique : c'était celui d'accepter une forme de pauvreté imposée par les circonstances : un appauvrissement qu'elle n'avait pas calculé, qu'elle n'avait pas mérité, qu'elle n'avait pas prévu et dans lequel elle a accepté d'entrer.

En ce sens elle confessait aussi que les pauvres, qu'elle fréquentait dans ce quartier du Caire, lui avaient appris aussi ce chemin de dépouillement intérieur. Le chemin de celui qui avance sans trop savoir de quoi le lendemain sera fait parce qu'il faut déjà vivre le jour présent ; le chemin aussi d'une profonde solidarité entre des communautés, des familles, pour trouver du pain, trouver du travail, s'entraider, donner et recevoir juste pour pouvoir espérer survivre.

Pauvreté de Jésus

Comment peut-on dire en vérité « bienheureux les pauvres en esprit » sans faire l'apologie de la pauvreté comme si elle était une valeur en elle-même ; sans offenser ceux qui n'ont rien et qui ne voudraient qu'une seule chose : sortir de leur condition miséreuse ?

Je crois que cette béatitude s'applique évidemment d'abord à Jésus. C'est lui le premier pauvre.

Au moment de l'onction à Béthanie, avant la Passion, on reproche à Marie d'avoir versé sur Jésus un parfum de grand prix alors qu'il aurait pu être vendu pour le donner aux pauvres. Jésus répond : « *Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.* » (Jn 12, 8). Comme si, avant d'aller vers les pauvres, il fallait d'abord prendre le temps de contempler Jésus, d'être avec lui, de lui manifester notre amour, de se laisser aimer par lui, de se mettre à genoux devant lui et lui demander la grâce de la pauvreté en esprit.

Dans la vie trinitaire le Père est la source de toute divinité. Mais tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, il le donne au Fils sans rien garder pour lui-même. C'est pour cela que le Fils est Dieu : parce qu'il a tout reçu du Père, parce que le Père lui a tout donné. Nous disons dans le Credo que le Fils est engendré par le Père. Il est Dieu à l'égal du Père. Le Fils reçoit tout du Père : voilà pourquoi, d'ailleurs, nous pouvons utiliser ces images de la paternité et de la filiation humaines.

Ces images disent quelque chose de cette réalité intra-divine : le Père donne tout, le Fils reçoit tout. Mais, dans une éternelle action de grâce, le Fils se rend tout entier au Père dans l'amour qu'est l'Esprit Saint. Le Fils ne retient rien pour lui-même : comme en échos au don

que le Père lui a fait de lui-même, il se donne lui-même au Père dans un élan d'amour et de joie. La fécondité de cet amour du Père et du Fils est une Personne divine : le Saint-Esprit qui est témoin de ce don mutuel et éternel.

Autrement dit la joie du Fils est de se recevoir du Père. Il ne prétend pas du tout se suffire à lui-même, se devoir à lui-même. Toute sa joie est d'accueillir ce que le Père lui donne puis de s'abandonner au Père en remerciements pour ce don reçu de lui. Le Fils ne retient rien comme s'il voulait garder pour lui jalousement son être de Fils. Voilà ce qu'on pourrait appeler une forme de pauvreté intra-trinitaire, une pauvreté qui est dans l'expérience même de la vie trinitaire. Là où il n'y a que don de soi, accueil et abandon. Et non pas prise de possession, accaparement, mainmise, prétention à l'avoir.

Le Fils vit dans la dépendance du Père et, dans sa vie terrestre, c'est la source de sa joie et de sa louange. « *Tout m'a été remis par mon Père* » s'écrie Jésus lorsqu'il tressaille de joie sous l'action de l'Esprit Saint (Lc 10, 22). Mais ce n'est pas pour s'emparer de ses dons. Car il se présente, justement, comme envoyé par le Père. La mission de Jésus n'est pas une mission qu'il s'est donnée à lui-même. Il se comprend comme l'Envoyé du Père (Jn 5, 19-20.23.24.30.36-38.43), c'est-à-dire celui qui fait sa volonté, qui reçoit de lui sa mission pour réconcilier le monde avec le Père.

Au désert le Tentateur lui propose justement de ramener sa mission à lui-même pour son confort (manger du pain parce qu'il a faim), pour sa gloire (se précipiter du pinacle du temple et en ressortir indemne), pour son pouvoir (posséder tous les royaumes de la terre).

Mais voilà : Jésus est pauvre, radicalement pauvre. Il n'a pas d'endroit où reposer sa tête lui en qui toute la création a été faite. Car il vit seulement dans la dépendance de son Père. « *Ma nourriture, dit-il dans l'épisode de la Samaritaine, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et de mener son œuvre à bonne fin.* » Jn 4, 34.

Jésus vit comme un pauvre. Il reçoit du Père sa mission et il la reçoit dans l'Esprit Saint, comme un mendiant. Il n'est pas à son propre compte. Il vient ramener l'humanité au Père pour en faire, précisément, une humanité de fils et de filles adoptifs, pour que cette humanité connaisse la joie de cette dépendance bienheureuse du Fils unique.

Le Père Jean-Miguel Garrigues (*Dieu sans idée du mal*) fait remarquer que la parabole du fils prodigue est la meilleure exégèse, la meilleure lecture du chapitre 3 de la Genèse sur le péché originel. Parce que le fils veut s'en aller avec sa part d'héritage. Il vivait avec son père. Comment vivait-il ? Comme le frère aîné : il vivait chez son père mais comme un employé. Ni l'un ni l'autre n'avait compris que « *tout ce qui est à moi est à toi.* » Le fils aîné vit dans la tristesse et la rancœur, le plus jeune veut s'emparer de son dû et se séparer définitivement de son père. L'aîné ne veut toucher à rien de tout ce qui est à sa disposition ; le cadet veut prendre et s'en aller puis tout dépenser jusqu'à l'épuisement.

Le Père leur a tout donné, mais aucun des deux ne l'a compris. Il les a constitués héritiers de tout ce qu'il possède. L'un ne voit rien et l'autre veut posséder pour lui-même une partie de l'héritage. Voilà notre drame : de vivre un christianisme de mercenaire alors que nous sommes fils. Ou de vivre loin du Père en pensant que nous pouvons être nous-mêmes la source.

Ce qui fait revenir le fils prodigue, c'est de constater qu' « *il aurait bien voulu se remplir le ventre des caroubes que mangeaient les cochons mais personne ne lui en donnait.* » Il s'aperçoit que, pour vivre, il faut recevoir. Et c'est à ce moment-là qu'il retourne vers son père.

C'est l'expérience la plus fondamentale que nous puissions faire, nous aussi : de confesser que pour vivre il faut apprendre à tout recevoir du Père. Et apprendre à le recevoir souvent à travers les autres. Nous apprenons, du coup, que, pour recevoir, il faut être pauvre. Nous sommes citoyens du Royaume, le Royaume des cieux nous appartient lorsque nous acceptons d'entrer dans l'attitude du Fils qui reçoit tout du Père. Qui accepte humblement ce « *tout ce qui est à moi est à toi.* » (Lc 15, 31). Non pas pour s'en emparer mais pour le recevoir chaque jour comme une nourriture, comme la manne au désert.

Voilà comment St Paul peut dire : « *Tout est à vous mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu.* » (1 Co 3, 22, 23). Et le Père Garrigue commente : « *Vous ne pouvez être au Fils qu'en entrant dans la relation qu'il entretient avec son Père, relation dans laquelle rien n'est partagé dans la division, où tout est partagé dans la communion.* » *Dieu sans idée du mal, p. 60.*

Nous sommes constitués héritiers du Royaume. Mais non pour en faire une possession personnelle. Ce qui nous est donné, ce sont les arrhes de l'Esprit Saint (2 Co 5,5), c'est-à-dire l'Esprit Saint lui-même. Nous ne pouvons pas le posséder ; nous le recevons jour après jour comme des mendiants.

Et si nous pouvons rendre grâce chaque jour, c'est précisément parce que nous prenons conscience que l'Esprit Saint nous a été donné et, avec lui, tous les dons venus du Père. Seul un pauvre en esprit peut être à même de voir la grâce qui lui est faite. Un riche, un satisfait, un rassasié ne voit plus rien : tout lui est dû. Un pauvre vit les mains et le cœur ouvert. C'est pour cela qu'il sait dire merci. Quand on ne sait plus prendre le temps de l'action de grâce, c'est que nous vivons comme des satisfaits de Dieu : tout nous est dû, nous sommes partis avec notre part d'héritage, nous ne savons plus recevoir humblement comme des pauvres. C'est notre identité même de fils ou de filles du Père qui est en danger. Demandons alors la grâce de retrouver le sens de l'action de grâce, du « merci » qui monte vers Dieu. Seul l'Esprit Saint, le Père des pauvres, peut susciter cela en nous, peut nous réapprendre à être fils, à nous comporter en fils.

Voilà pourquoi à ce thème de la pauvreté est associé l'esprit d'enfance. « *Laissez les enfants, ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des Cieux est à ceux qui leur ressemblent.* » Mt 19, 14.

L'enfant vit justement dans la dépendance de ses parents. Mais dans une dépendance confiante, vivant au jour le jour, vivant pleinement l'instant présent. Notre problème d'adulte se situe là : nous vivons dans l'angoisse du futur et dans le regret du passé et nous peinons à vivre la grâce du moment présent : cette rencontre, cette personne qui est en face de moi, cette soirée entre amis, ce jour de soleil, cette marque d'amitié qui m'est faite. Voilà comment nous pouvons retrouver la joie de tout recevoir de Dieu comme un enfant qui reçoit tout de ses parents. Voilà comment nous pouvons aussi retrouver le sens de la providence divine qui nous accompagne chaque jour. Dieu est là ; mais nous avons de la difficulté à être présents à nous-mêmes. Nous sommes ailleurs, dans le futur ou dans le passé ; alors que Dieu est là, dans le présent, dans l'épaisseur de la vie présente.

Le cœur humain aspire à retrouver cette esprit d'enfance, cette pauvreté de l'âme, cet esprit de fils. Mais la culture actuelle nous propose autre chose : elle nous propose un idéal de liberté et d'indépendance fondé sur la consommation.

Nous faisons bien de lutter contre toutes les formes de pauvreté. Mais nous oublions de faire la différence entre autonomie et indépendance. Il y a une autonomie légitime. Parce que nous sommes faits pour tenir debout, pour faire nos propres choix, pour prendre nos responsabilités. En ce sens, éduquer, c'est faire sortir de l'enfance, d'un statut d'assisté

permanent. Les parents apprennent à leurs enfants à faire des choix, à discerner, à se prendre en main, à devenir responsables d'eux-mêmes. Voilà la belle liberté qui conduit à l'autonomie : ta vie t'appartient ; tiens-toi debout devant les hommes et devant Dieu qui te veut vivant, libre pour aimer.

Mais l'autonomie de celui qui conduit sa vie n'est pas une indépendance. Nous pouvons vivre de façon autonome mais en recevant tout du Père ; et en recevant des autres ce dont nous avons besoin pour vivre. La solidarité entre les hommes n'est pas du tout un régime d'exception. C'est à l'inverse le propre de notre condition humaine. Nous vivons en interdépendance, recevant les uns des autres ; accueillant les richesses que nous ne possédons pas et qui ont été données à d'autres ; puis donnant ce que nous avons pour enrichir de nos dons ceux qui nous entourent. Notre vie sociale est un échange des dons.

Voilà pourquoi il est si important d'apprendre aux jeunes à comprendre ce qu'ils portent en eux-mêmes de richesses, de talents, de savoir-faire, d'élan intérieur, de grands désirs... Pour qu'ils exploitent tout ce qui est en eux afin de le mettre à la disposition de tous.

Pour cela il faut un véritable esprit de pauvreté et de responsabilité. De pauvreté pour reconnaître que nous n'avons pas tout en nous, qu'il nous faut recevoir et dépendre. De responsabilité pour accepter de reconnaître ce qui nous a été donné afin de pouvoir l'offrir, le partager et en faire un don qui est au service de tous.

Vous savez comment Bernadette a découvert sa vocation à entrer dans la communauté des sœurs de Nevers ? En répondant à l'appel d'un des sœurs qui lui a demandé de s'occuper d'un vieillard à l'hospice où Bernadette étudiait. D'autres communautés avaient essayé de l'attirer chez elles. Mais avec des arguments très extérieurs. Les sœurs de Nevers ne lui ont pas demandé d'intégrer leur institut : elles lui ont demandé de se pencher sur un pauvre homme. Et là, Bernadette a su ce qu'elle voulait faire de sa vie.

Il me semble que nous trouvons notre vocation, le visage que nous avons pour Dieu en prenant soin des autres. Et que c'est là, dans la paix et dans la joie du service, que nous apprenons qui nous sommes aux yeux de Dieu.

A côté de la pauvreté matérielle de la misère sociale, des personnes qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts, à côté des personnes qui vivent dans la rue, à côté de la fragilité du handicap physique, à côté de toutes ces formes de précarité auxquelles nous pensons quand on évoque la pauvreté, il y a aussi des pauvretés cachées ; ces pauvretés qu'on voit moins et qui sont pourtant si actuelles.

Je pense à la pauvreté générée par le handicap psychique, la maladie psychique qui est parfois plus difficile à déceler et à accepter. Et je salue la maison Aygues-Vives et le Toit de l'espérance qui sont ici à Lourdes pour le service des personnes atteintes de troubles bipolaires.

Aujourd'hui, avec la crise des gilets jaunes, a été mise en évidence la pauvreté du sentiment de déclassement, le sentiment d'être abandonné par l'Etat, par les différentes institutions. Ce déclassement se traduit par l'isolement, le manque de culture et même d'accès à l'expression, l'exercice de petits métiers (je pense aux saisonniers qui doivent passer d'une région à l'autre sans avoir de vraie demeure). C'est aussi un sentiment d'inutilité quand on n'a plus de travail depuis longtemps, sentiment de gêner et parfois même d'encombrer. Qui pousse certains à

penser que le suicide assisté en fin de vie est encore la meilleure solution pour ne plus déranger.

Parmi les nouvelles formes de pauvreté, il y a, à l'inverse, pour ceux qui ont du travail, la pression du rendement, de l'efficacité, de la rentabilité, des objectifs. L'obligation d'être toujours performant, d'être à la hauteur ; l'esprit de concurrence, de compétition qui mine les relations professionnelles. Il y a différentes formes de harcèlement. Puis la déprime ou même la dépression. Ce sont aussi des formes de pauvreté.

Il y a aussi la pauvreté engendrée par la désagrégation de la famille présentée comme une libération mais qui, finalement, isole l'individu. Ce sont les mères qui élèvent leurs enfants seules, les enfants éduqués sans père et qui n'ont pas reçus les règles d'intégration à la vie en société ; ce sont les enfants en déséquilibre affectifs à cause de la séparation de leurs parents et la recomposition des couples. Avec tout ce que cela peut entraîner de vide, de phénomènes d'addiction dans les drogues, l'alcool, le sexe. C'est la déception sur soi-même due à la difficulté ou l'impossibilité de tenir des engagements pris, d'être fidèle à la parole donnée. Le sentiment d'abandon, d'extrême solitude. La précarité de relations amoureuses qui engagent émotionnellement mais s'avouent décevantes.

La pauvreté c'est aussi l'extrême difficulté d'intégration des étrangers et la formation de communautés vivant sur elles-mêmes. La difficulté pour ces étrangers de trouver du travail, de tisser des relations, de se sentir accueillis. C'est aussi la précarité des petits boulots, parfois de la prostitution.

Il y a les pauvretés générées par les nouvelles technologies : l'enfermement devant les écrans, les addictions aux jeux en ligne, à la pornographie, le danger des prédateurs de toutes sortes.

La pauvreté, c'est aussi la misère spirituelle, la sécularisation, l'absence de Dieu ; c'est à dire l'absence d'une perspective transcendante, l'inconscience de la bonté de l'amour de Dieu pour nous. C'est, je crois, la pauvreté la plus radicale. Parce qu'elle est sans avenir et sans espérance sur soi-même.

J'aimerais citer aussi ce qu'engendre la misère spirituelle : la tentation de se tourner vers la pratique de l'ésotérisme, de l'occultisme, et en particulier la magie noire et blanche, l'astrologie. Il y a aussi la fréquentation des sectes.

L'Eglise, forte de sa relation au Seigneur, a toujours osé regarder ces formes de pauvreté et les personnes qui en étaient victimes. Elle a toujours su discerner le manque, le vide existentiel, les blessures du cœur, les difficultés relationnelles, bref les pauvretés d'une époque. Elle a toujours su regarder en vérité ce qui manquait aux femmes et aux hommes de son temps : des soins face à la maladie, une instruction face à l'ignorance, la prédication de la vérité face à l'esclavage des idoles, la défense des ouvriers, la libération des esclaves, le soin du couple et de la famille, l'éducation des enfants et des jeunes.

Lorsque nous purifions notre regard dans le regard du Seigneur, nous pouvons voir toutes ces formes de pauvreté, le cri du cœur de l'homme, sa soif et sa faim, les plaies de son âme. Et cela est pour nous un appel. Pour nous y arrêter et nous y pencher. Tous les témoignages d'aujourd'hui nous le diront. De sorte que, comme Bernadette, nous trouvions la forme de notre engagement. Que cette année nous y engage !